



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

**Dictionnaire Historique, Ou Histoire Abrégée Des
Hommes Qui Se Sont Fait Un Nom Par Le Génie, Les
Talens, Les Vertus, Les Erreurs**

Depuis Le Commencement Du Monde Jusqu'à Nos Jours

[C - E]

Feller, François-Xavier de

Liège, 1797

EPI

[urn:nbn:de:hbz:466:1-60834](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-60834)

timens dont elles font l'image : elles y portent tout-à-la-fois la lumière & la conviction. Ce n'est point un feu qui produit une chaleur passagere; c'est une flamme qui dévore & détruit toutes les affections terrestres, qui transforme l'ame en elle-même, & qui continue de brûler, sans rien perdre de son activité. « Quel est l'orgueilleux, » dit S. Grégoire de Nyffe, » qui ne deviendroit le plus » humble des hommes, en » lisant ses discours sur l'Humilité? Qui ne seroit enflammé » d'un feu divin, en lisant son » traité de la Charité? Qui » ne desireroit d'être chaste de » cœur & d'esprit, en lisant les » éloges qu'il donne à la chasteté? » S. Ephrem fut en relation avec les personnages les plus illustres de son tems, avec S. Grégoire de Nyffe, S. Basile, Théodoret. Le premier l'appelle le *Docteur de l'univers*; le dernier, la *Lyre du Saint-Esprit*.

EPHREM, patriarche d'Antioche, souscrivit à l'édit de Justinien contre Origene, & à la condamnation des Trois-Chapitres, écrivit plusieurs ouvrages pour la défense du concile de Chalcédoine, de S. Cyrille & de S. Léon, dont Photius nous a conservé des extraits. Il mourut vers l'an 546.

EPICHARME, poète & philosophe pythagoricien, natif de Sicile, introduisit la comédie à Syracuse. Il fit représenter en cette ville un grand nombre de pieces, que Plaute imita dans la suite. Il avoit aussi composé plusieurs Traités de philosophie & de médecine, dont Platon sut profiter. Aristote &

Pline lui attribuent l'invention des deux lettres grecques Θ & Χ. Il vivoit vers l'an 440 avant J. C., & mourut âgé de 90 ans. Il disoit que *les dieux nous vendent tous les biens pour du travail*; ce qu'un poète a rendu d'une manière plus simple :

*Nil sine magno
Vita labore dedit mortalibus.*

EPICTETE, philosophe stoicien d'Hierapolis en Phrygie, fut esclave d'Epaphrodite, affranchi de Néron, que Domitien fit mourir. Les philosophes ayant été chassés de Rome par ce dernier empereur, Epictete fut compris dans la proscription; mais il revint ensuite, se fit un nom distingué, & mourut sous Marc-Aurele, dans un âge fort avancé. Arrien son disciple publia *IV Livres de Discours*, qu'il avoit entendu prononcer à son maître. C'est ce que nous avons sous le nom d'*Enchiridion* ou de *Manuel*. « Quelques auteurs, » dit M. Formey, par un zèle » peu judicieux, ont voulu » trouver dans ce livre la morale du Christianisme. On est » surpris de voir combien le » savant Dacier (*voyez ce mot*) » s'est donné de peine pour » cela, & qu'il n'ait pas senti » la différence extrême qui se » trouve entre ces deux philosophies, quoique la pratique en paroisse au premier » coup-d'œil la même. A veu- » glé à ce point, il n'a cherché » qu'à donner un sens chrétien » à tout ce qu'il a traduit ». Il est bien vrai qu'ayant vécu 94 ans après J. C., & les Evangiles étant déjà répandus

par toute la terre, Epictete les a connus & en a fait usage; mais il n'en est pas moins certain que toute la base, l'ame & le but de sa morale n'ont rien de commun avec l'Evangile. « Dacier, continue M. Formey, n'est pas le premier qui soit tombé dans cette erreur. Nous avons une vieille Paraphrase d'Epictete attribuée à un moine Grec, dans laquelle on trouve l'Evangile & Epictete également défigurés. Un Jésuite (le P. Mourgues), homme de plus d'esprit, a mieux senti la différence des deux philosophies. Le rapport qui se trouve entre les mœurs extérieures du Stoicien & du Chrétien, a pu faire prendre le change à ceux qui n'ont pas considéré les choses avec assez d'attention ou avec la justesse nécessaire; mais au fond il n'y a rien qui admette si peu de conciliation, & la morale d'Epicure n'est pas plus contraire à la morale de l'Evangile que celle de Zénon. Cela n'a pas besoin d'autres preuves que l'exposition du système stoicien. La somme du premier se réduit à ceci: *Ne pense qu'à toi; ne sacrifie tout, qu'à ton repos.* La morale du Chrétien se réduit à ces deux préceptes: *Aime Dieu de tout ton cœur; aime les hommes comme toi-même* ». Un auteur qui apprécie également bien la morale de Zénon & d'Epictete, a eu soin de nous prémunir contre les consolations que nous serions tentés d'y chercher. Toutes les ressources, dit-il, qu'ils nous offrent dans les

» événemens qui ne dépendent pas de nous, sont prises ou de la nécessité des choses, si peu consolante en elle-même, ou de cette fierté stoïque, par laquelle le sage s'enveloppe dans sa propre vertu, & se regarde comme inaccessible aux coups du sort; vertu & fierté de l'ame qui ne fait que concentrer les peines au-dedans, & ne les rend souvent que plus sensibles ». Malgré l'enthousiasme avec lequel des gens superficiels ont parlé d'Epictete, ce n'étoit dans la réalité qu'un sage imaginaire & chimérique, un philosophe fier & orgueilleux, qui dans la disgrâce affectoit un air de constance & d'intrépidité, sous lequel il cachoit sa sensibilité. Son maître Epaphrodite, lui ayant donné, dans un moment de colere, un grand coup de bâton sur la jambe, Epictete lui répondit froidement: *Si vous frappez ainsi, vous la romprez.* Cette réponse d'une philosophie déplacée, irrita davantage Epaphrodite, qui le frappant plus rudement, lui rompit en effet la jambe; mais lui, sans s'émouvoir, lui répliqua: *Ne vous l'avois-je pas dit que vous me la rompiez?* L'Epicurien Celse, qui trouve dans cette disposition d'esprit quelque chose de sublime (quoiqu'elle ne soit qu'une grandeur d'ame fausse & apparente, un dépit secret & malicieux, exprimé de façon à attiser la colere de celui qu'on vouloit morguer par cette froideur factice), demande *si le Dieu des Chrétiens a jamais dit des choses aussi belles?* Origene répond à cela d'une manière

non moins solide qu'ingénieuse: Notre Dieu, dit-il, n'a prononcé aucune parole; ce qui est bien plus merveilleux & bien plus estimable que ce qu'a dit Epictète, qui par le silence auroit conservé sa jambe. Le suicide, suivant les principes de ce philosophe, est une vertu; aussi Caton est un de ses plus grands héros. Wolf a eu raison de condamner la lecture de cet auteur, qui inspire un certain stoïcisme propre à rendre l'homme insensible envers le prochain, & inflexible à ses prières. Le célèbre J. B. Rousseau n'en a pas parlé d'une manière plus favorable:

En vain, d'un ton de rhéteur,
Epictète à son lecteur
Prêche le bonheur suprême;
J'y trouve un consolateur
Plus affligé que moi-même.

Dans son flegme simulé
Je découvre sa colere.
J'y vois un homme accablé
Sous le poids de sa misere:
Et dans tous ces beaux discours
Fabriqués durant le cours
De sa fortune maudite,
Vous reconnoissez toujours
L'esclave d'Epaphrodite.

Mais je vois déjà d'ici
Frémir tout le Zénonisme,
D'entendre traiter ainsi
Un des saints du Paganisme:
Pardon. Mais en vérité,
Mon Apollon révolté
Lui devoit ce témoignage,
Pour l'ennui que m'a coûté
Son insupportable ouvrage.

Les meilleures éditions d'Epictète sont celles de Leyde, 1670, in-24 & in-8°, cum notis variorum; d'Utrecht, 1711, in-4°; de Londres, 1739 & 1741,

en 2 vol. in-4°. Le P. Mourgues, l'abbé de Bellegarde & M. Dacier, l'ont traduit en françois. Voyez MOURGUES.

EPICURE, naquit à Gargetium dans l'Attique, l'an 342 avant J. C., de parens obscurs. La mere du philosophe étoit une de ces femmes qui couroient les maisons pour exorciser les lutins. Son fils, destiné à être le chef d'une secte de philosophie, la secondoit dans ses fonctions superstitieuses. Cependant, dès l'âge de 12. à 13 ans, il eut du goût pour le raisonnement. Le grammairien qui l'instruisoit, lui ayant récité ce vers d'Hésiode: *Le chaos fut produit le premier de tous les êtres.* — *Eh! qui le produisit,* lui demanda Epicure, *puisqu'il étoit le premier?* — *Je n'en sais rien,* dit le grammairien, *il n'y a que les philosophes qui le sachent.* — *Je vais donc chez eux pour m'instruire,* repartit l'enfant; & dès-lors il cultiva la philosophie; mais il n'y trouva jamais les éclaircissements qu'il y cherchoit; il se perdit au contraire dans toutes les absurdités du matérialisme, dans l'extravagant système des atômes & du hasard imaginé par Leucippe & Démocrite. Après avoir parcouru différens pays, Epicure se fixa à Athenes. Il érigea une école dans un beau jardin, où il philosophoit avec ses amis & ses disciples. On venoit à lui de toutes les villes de l'Asie & de la Grece. Sa doctrine étoit que, *le bonheur de l'homme est dans la volupté;* & l'on conçoit assez qu'une telle doctrine attire les auditeurs & multiplie les disciples.

Il est bien vrai que quelques critiques, & la plupart des beaux-espits modernes, prétendent justifier Epicure, & donner au mot *volupté*, un sens qu'il n'eut jamais; mais les vrais savans ont toujours regardé cette justification comme une chimere, & comme un vain sophisme accrédité chez des hommes intéressés à ne point avouer l'infamie de leur maître. On convient qu'Epicure a parlé beaucoup de vertu; mais sa vertu c'est la *volupté*; & en cela il est très-raisonnable & très-conséquent dans ses principes. Tout ce qui fait la matiere d'une jouissance agréable, est matiere de vertu dans le système de l'athée; la raison en persuade & en autorise l'acquisition; ce seroit folie, indifférence stupide, haine insensée de soi-même, de s'y refuser. Le cardinal de Polignac a mis au grand jour la nature de la vertu épicurienne; il est surprenant qu'on y revienne encore sans répondre à ses raisons. Citerait-on toujours ce passage de Cicéron: *Negat Epicurus jucundè posse vivi, nisi cum virtute vivatur, & n'ajoutera-t-on jamais le reste: nec cum virtute nisi jucundè?* Cicéron donne à toute la terre le défi de pouvoir ne pas entendre par la volupté épicurienne la volupté des sens (*De Finib. l. 3, n. 46*). Ceux qui entendent le plaisir de l'ame, n'ont pas lu les premiers vers de Lucrece, disciple & interprete d'Epicure:

*Aeneadum genitrix, divùmque bo-
minumque voluptas.*

Est-ce que Vénus présidoit aux

plaisirs de l'esprit? « Quoi, » disoit Cicéron, je ne fais » point ce que c'est *ἡδονή* en » grec, & *voluptas* en latin? » Quiconque veut être Epi- » curien, l'est en deux jours; » & je serai le seul qui ne » pourrai y rien comprendre! » Vous dites vous-même qu'il » ne faut point de lettres pour » devenir philosophe (il parle » à un Epicurien); en vérité » quoique je sois naturellement » assez modéré dans la dispute, » je l'avoue, j'ai peine à me » contenir. En effet, pour- » quoi Cicéron n'auroit-il pas » compris ce que les Epicuriens, » la plupart fort bornés, & in- » capables d'entrer dans des dis- » cussions fines, comprenoient » dès le premier mot? Epicure » parle d'une volupté dont tout » animal en naissant a la connois- » sance par le sentiment seul. » Pourquoi tergiverser, dit » encore Cicéron en apostro- » phant ce philosophe, sont-ce » vos paroles ou non? voici, » voici ce que vous dites dans » le livre qui contient votre » doctrine sur cette matiere: » Je déclare, dites-vous, que » je ne reconnois aucun autre » bien que celui que l'on goûte » par les saveurs & par les sons, » agréables, par la beauté des » objets sur lesquels tombent » nos regards, & par les impres- » sions sensibles que l'homme » reçoit dans toute sa personne; » & afin qu'on ne dise pas que » c'est la joie de l'ame qui cons- » titue ce bonheur, je déclare » que je ne conçois de joie dans » l'ame, que quand elle voit ar- » river ces biens, dont je viens » de parler, &c. Est-ce que je » mens? est-ce que j'invente à

» Qu'on me réfute ; je ne de-
 » mande , je ne cherche en tout
 » que la vérité ». Après tout ,
 si les Epicuriens entendoient
 par le mot de *volupté* autre
 chose que ce qu'on entend or-
 dinairement, ils n'étoient guere
 habiles d'aller employer dans
 un pays où ils avoient tant de
 rivaux & d'ennemis, une ex-
 pression dont le sens, au moins
 équivoque, pouvoit donner
 prise à la calomnie. « Qui les
 » obligeoit, s'ils avoient des
 » idées pures & exemptes de
 » tout reproche, de présenter
 » la vertu sous l'habit d'une
 » courtisane décriée »? *Quid
 enim necesse tanquam meretricem
 in matronarum cœtum, sic voluptatem
 in virtutum concilium abducere?
 invidiosum nomen est & infamiam
 subjectum....* Les mœurs
 d'Epicure étoient parfaitement
 conformes à sa doctrine ; il a
 vécu en digne chef de cette
 classe d'hommes qu'Horace ap-
 pelle *Epicuri de grege porcos*.
 Voltaire & les Encyclopédistes
 veulent absolument qu'Epicure
 ait été un homme de bien. Ceux-
 ci disent « qu'il reçut dans ses
 » jardins plusieurs femmes cé-
 » lebres. Léontium, maîtresse
 » de Métrodore ; Philénide,
 » une des plus honnêtes fem-
 » mes d'Athenes ; Nécidie,
 » Hérotie, Hédie, Marmarie,
 » Boidie, Phédrie ». Or toutes
 ces femmes célèbres & honnêtes
 étoient des femmes perdues de
 réputation, suivant Diogene
 Laërce & les anciens écrivains.
 Il faut compter extrêmement
 sur l'ignorance de ses lecteurs,
 pour leur présenter Philénide
 ou Philénis, pour *une des plus
 honnêtes femmes d'Athenes* ; il
 ne reste plus qu'à leur faire

croire que Messaline étoit *une
 des plus honnêtes femmes de
 Rome*. Philénis étoit plus cou-
 pable que Messaline : non con-
 tente d'avoir corrompu la jeu-
 nesse de son tems, elle voulut
 encore corrompre la jeunesse
 des siècles futurs, par un livre
 abominable qu'elle composa
 (voy. les Adages de Junius sur
 ces mots : *Philaidinis commen-
 tarii*, & la remarque P. de l'art.
Hélène dans le Dict. de Bayle).
 On ne peut lire saint Clément
 d'Alexandrie, Lucien, Martial,
 Athenée, Suidas, Giraldi, &c.,
 sans avoir le nom de *Philénis*
 en exécration. Si messieurs les
 Encyclopédistes avoient seu-
 lement ouvert les Dictionnai-
 res de Gouldman, d'Etienne,
 d'Hoffman, &c., ils auroient
 trouvé le nom de *Philénis* suivi
 d'une épithete infame ; & Dio-
 gene Laërce donne la même
 épithete à Nécidie, à Hérotie,
 & aux autres compagnes de
 Philénis. Epicure étoit aussi dé-
 bauché que les femmes qu'il
 fréquentoit. « Quand je le vou-
 » drois, dit Plutarque, il me
 » seroit impossible de passer
 » par-dessus l'impudence &
 » l'impertinence de cet homme,
 » dont les appétits voluptueux
 » requéroient des viandes ex-
 » quises, des vins délicieux,
 » des senteurs délicates, &
 » par-dessus tout cela encore,
 » de jeunes femmes, comme
 » une Léontium, une Boidion,
 » une Hédia, une Nicédion,
 » qu'il entretenoit & nourris-
 » soit ». On n'ose rapporter ce
 qu'ajoute Plutarque des affreux
 débordemens d'Epicure avec
 son familier Polienus & une
 courtisane native de la ville
 de Cysique (voyez Plutarque

dans le traité : *Qu'on ne peut vivre joyeusement selon Epicure*, traduit par Amyot, & l'article *Leontium* du Dictionnaire de Bayle). Epicure mourut à l'âge de 72 ans, l'an 270 avant J. C, d'une rétention d'urine, ou plutôt d'un accident occasionné par de longues & d'effrénées débauches. Gassendi a fait l'apologie de sa morale spéculative & de sa morale pratique, dans un *Recueil sur sa Vie & ses Ecrits*, La Haye, 1656, in-8°. M. l'abbé Batteux l'a bien réfuté dans sa *Morale d'Epicure tirée de ses propres écrits*, in-4°, 1758. Cumberland & Fabricius ont aussi rendu à ce patriarche des impies & des libertins, toute la justice qu'il mérite.

EPIMENIDE de Gnosse dans la Crete, passe pour le 7e. sage de la Grece dans l'esprit de ceux qui ne mettent pas Périandre de ce nombre. Il cultiva à la fois la poésie & la philosophie. Il faisoit accroire au peuple qu'il étoit en commerce avec les dieux. On l'appella à Athenes pour conjurer la peste, qu'il chassa avec des eaux lustrales, selon les uns; & selon d'autres, avec des eaux tirées des simples; ou plutôt qu'il ne chassa d'aucune façon, à ce que pensent les gens qui apprécient le mieux les merveilles de l'antiquité. On dit aussi qu'il s'endormit 27 ans dans une caverne, dont étant forti, il ne fut reconnu de personne & ne reconnoissoit plus personne. De retour en Crete, il composa plusieurs ouvrages en vers, & mourut dans un âge fort avancé, vers l'an 598 avant J. C. S. Paul, dans son *Epître* à Tite, a cité le vers où ce

poète fait des Crétois, ses compatriotes, ce portrait peu flatteur : *Cretenses semper mendaces, mala bestia, ventres pigri*. — Diogene Laërce parle de trois autres EPIMENIDES, dont l'un composa l'*Histoire de Rhodes* en langue dorique.

EPIMETHÉE, fils de Japet, & frere de Prométhée. Celui-ci avoit formé les hommes prudents & ingénieux, & Epiméthée les imprudens & les stupides. Il épousa Pandore, statue que Minerve anima, & à qui tous les dieux donnerent quelque belle qualité pour la rendre parfaite. Il eut de ce mariage Pyrrha, qui épousa Deucalion, fils de Prométhée.

EPINE, voy. SPINA (Jean).

EPIPHANÈ, fils de Carpostrate, hérétique comme son pere, fut instruit dans la philosophie Platonicienne, & crut y trouver des principes propres à appuyer ses erreurs. Il supposoit un principe éternel, infini, & alioit avec ce principe fondamental, le système de Valentin. Selon lui, comme selon nos régénérateurs modernes, qui ont changé le plus beau royaume en des monceaux de ruine, ce sont l'ignorance & la passion, qui, en rompant l'égalité & la communauté des biens, ont introduit le mal dans le monde; les idées de propriété exclusive n'entrent point dans le plan de l'intelligence suprême; elles sont l'ouvrage des hommes. Il concluoit delà qu'il falloit supprimer les loix & rétablir l'état d'égalité; il concluoit encore que la communauté des femmes étoit le rétablissement de l'ordre, comme la commu-

nauté des fruits de la terre. Il est surprenant que nos prôneurs de l'égalité des droits de l'homme ne l'aient pas encore étendue jusques-là. Par bonheur pour ses contemporains, cet Epiphane mourut à l'âge de 17 ans, vers le commencement du 3^e. siècle. Sa doctrine avoit tellement plu au peuple, qu'il le révéra comme un dieu. On lui consacra un temple à Samé, ville de Céphalonie, & l'on érigea une académie pour perpétuer sa doctrine.

EPIPHANE, (S.) évêque de Salamine & Pere de l'Eglise, naquit dans le village de Bessanduc en Palestine, vers l'an 320. Dès sa plus tendre jeunesse il se retira dans les déserts de sa province, & fut le témoin & l'imitateur des vertus des saints solitaires qui les habitoient. A 20 ans il fonda un monastere, & eut un grand nombre de moines sous sa conduite. Il s'appliqua dans sa solitude à l'étude des écrivains sacrés & profanes. Elevé à la prêtrise, il le fut bientôt à l'épiscopat en 366, par les vœux unanimes du clergé & du peuple de Salamine, métropole de l'isle de Chypre. Le schisme d'Antioche l'ayant appelé à Rome, il logea chez l'illustre veuve Paule. De retour dans son diocese, il instruisit son peuple par ses sermons, & l'édifia par ses austérités. Il le préserva de toutes les hérésies, & sur-tout de celles d'Arius & d'Apollinaire. Epiphane ne fut pas moins opposé à Origene, qu'il croyoit coupable des erreurs qu'on rencontre dans ses écrits. Il les anathématisa dans un concile en 401, & se joi-

gnit à Théodoret, pour engager S. Jean-Chrysostome à souffrir à cette condamnation. Le saint patriarche l'ayant refusé, Epiphane vint en 403 à Constantinople, à la persuasion de Théophile d'Alexandrie, pour y faire exécuter le décret de son concile. Cette démarche étoit imprudente ; celle d'ordonner un prêtre à Jérusalem sans le consentement de Jean, patriarche de cette ville, ne l'est peut-être pas moins. Le patriarche s'en plaignit amèrement, & S. Epiphane s'en excusa sur la nécessité des circonstances, sur le consentement présumé de Jean, sur ce qu'il avoit ignoré la défense que Jean avoit faite, enfin sur ce que le monastere où il avoit fait l'ordination, n'étoit point de la juridiction de l'évêque de Jérusalem (voyez le tom. 2 des Œuvres de S. Epiphane, p. 312, édition de Paris, 1622). Il ordonna aussi un diacre à Constantinople sans le consentement de S. Chrysostome. Le pape Urbain II l'excuse en ces termes en écrivant à Hugues, archevêque de Lyon : *Legimus S. Epiphanium episcopum, ex diocesi S. Jo. Chrysostomi quosdam clericos ordinasse, quod sanctus vir omnino non fecisset, si ei detrimentum fore perpenderet.* Il l'excuse aussi sur sa bonne foi, & sur l'utilité de cette ordination. S. Epiphane mourut en mer en retournant de Constantinople à l'isle de Chypre, en 403, âgé d'environ 80 ans ; regardé comme un évêque charitable, zélé, pieux ; mais peu politique, & se laissant quelquefois emporter trop loin par son zele. De tous les

ouvrages qui nous restent de ce pere, les plus connus sont : I. Son *Panarium*, c'est-à-dire, *l'Armoire aux remedes*. C'est une exposition des vérités principales de la Religion, & une réfutation des erreurs qu'on y a opposées. II. Son *Anchora*, ainsi appellé, parce qu'il le compare à l'ancre d'un vaisseau, & qu'il le composa pour fixer la foi des fideles & les affermir dans la saine doctrine. III. Son *Traité des Poids & des Mesures*, plein d'une profonde érudition. IV. Son livre *Des douze Pierres précieuses*, qui étoient sur le rational du grand-prêtre : ouvrage savant, traduit en latin, Rome, 1743, in-4°, par les soins & avec les notes de François Fogini. Tous ces écrits décelent une vaste lecture; mais S. Epiphane ne la puisoit pas toujours dans les bonnes sources. Il se trompe souvent sur des faits historiques importants; il adopte des fables & des bruits incertains. Son style, loin d'avoir l'élevation & la beauté de celui des autres Peres Grecs, des Chrysostome, des Basile, est dur, négligé, obscur, sans suite & sans liaison. S. Epiphane étoit un compilateur plutôt qu'un écrivain; mais la postérité ne lui doit pas moins de reconnaissance. Sans lui, nous n'aurions aucune idée de plusieurs auteurs profanes & ecclésiastiques, dont il nous a transmis des fragmens. La meilleure édition des *Œuvres* de ce Pere est celle du P. Petau, en grec & en latin, 1622, avec de savantes notes, en 2 vol. in-folio.

EPIPHANE, patriarche de

Constantinople en 520, prit avec zele la défense du concile de Chalcédoine & de la condamnation d'Eutychès. Le pape Hormisdas lui donna pouvoir de recevoir en son nom tous les évêques qui voudroient se réunir à l'Eglise Romaine, à condition qu'ils souscriroient à la *formule* qu'il avoit dressée. Il mourut en 535, avec la réputation d'un bon évêque.

EPIPHANE, le *Scholastique*, ami du célèbre Cassiodore, traduisit à sa priere les *Histoires Ecclésiastiques* de Socrate, de Sozomene, de Théodoret. C'est sur cette version plus fidelle qu'élégante, que Cassiodore composa son *Histoire Tripartite*. On attribue à Epiphane plusieurs autres Traductions de grec en latin. Il florissoit dans le 6e. siecle.

EPIPHANE, moine & prêtre de Jérusalem, qu'Anselme Banduri croit être le même que POLYEUCTE, patriarche de Constantinople en 956, mort le 16 janvier 970, nous a laissé : I. *De Syria & Urbe Sancta*, en grec & en latin, inséré dans *Symmicta* d'Allatius, lib. 1. II. *Vita B. Mariae Virginis & S. Andreae apostoli*, dont Allatius fait mention dans sa *Diatribes de Symeonum scriptis*, pag. 106.

EPISCOPIUS, (Simon) né à Amsterdam en 1583, professeur en théologie à Leyde en 1613, se fit beaucoup d'ennemis, pour avoir pris le parti des Arminiens contre les Gomariistes. Ces deux sectes, toutes deux enthousiastes & factieuses, divisoient alors la Hollande. Episcopus plaida pour la

tre. Il fut insulté en public & en particulier, & insulta à son tour. Les états de Hollande l'ayant invité de se trouver au synode de Dordrecht, il n'y put être admis, que comme homme de parti cité à comparaître, & non pas comme juge appelé pour donner des décisions. Le synode le chassa de ses assemblées, le déposa du ministère, & le bannit des terres de la république : décision injuste & absurde de la part de gens qui ne reconnoissoient point de juges en matière de doctrine, & qui s'arrogeoient en même tems, une infailibilité qu'ils refusent à l'Eglise universelle (voyez ARMINIUS, GOMAR, VORSTIUS). Il se retira à Anvers, où ne trouvant pas de Gomaristes à combattre, il s'amusa à disputer avec les Jésuites. Son exil dura quelque tems ; mais enfin l'an 1626 il revint en Hollande, pour être ministre des Remontrants à Rotterdam. Huit ans après il fut appelé à Amsterdam, pour veiller sur le college que ceux de sa secte venoient d'y ériger. Il y mourut en 1643 d'une rétention d'urine, après avoir professé publiquement la tolérance de toutes les sectes qui reconnoissent l'autorité de l'Écriture-Sainte, de quelque manière qu'elles l'expliquent. C'étoit ouvrir la porte à toutes les erreurs. Cette opinion l'avoit fait soupçonner de Socinianisme, & il n'avoit pas détruit ces soupçons en publiant ses *Commentaires sur le Nouveau-Testament*. L'on sent assez, à travers ses équivoques, qu'il pensoit que JESUS-CHRIST n'étoit pas Dieu. Du Calvi-

nisme au Socinianisme dit sagement un théologien, il n'y a qu'un pas : & rarement même on s'arrête là (voyez LENTULUS, SERVET, &c.). Ses *Ouvrages de Théologie* ont été publiés à La Haye en 1678, 2 vol. in fol. Episcopijs étoit fort diffus, mais clair ; & très-empporté, quoiqu'apôtre du Tolérantisme. Il y a quelquefois plus de subtilité que de solidité dans ses raisonnemens. La *Vie* de ce sectaire est à la tête de ses *Œuvres*, publiées par Courcelles. Philippe de Limborch l'a aussi écrite en 1702, in-8°.

ERARD, (Claude) avocat au parlement de Paris, mort en 1700, à 54 ans, laissa des *Plaidoyers* imprimés en 1734, in-8°. Le plus célèbre est celui qu'il fit pour le duc de Mazarin, contre Hortense Mancini sa femme, qui l'avoit quitté pour passer en Angleterre.

ERASISTRATE, fameux médecin, petit-fils d'Aristote, découvrit, dit-on, par l'agitation du poulx d'Antiochus Soter, la passion que ce jeune prince avoit pour sa belle-mère, & prétendit l'en avoir guéri. Seleucus-Nicanor, son père, donna cent talens à Erasistrate pour cette guérison. Ce médecin désapprouvoit l'usage de la saignée, des purgations & des remèdes violens. Il réduisoit la médecine à des choses très-simples, à la diète, aux tisannes, aux purgatifs doux. Galien nous a conservé le titre de plusieurs de ses ouvrages, dont les injures du tems ont privé la postérité.

ERASME, (Didier) *Desiderius Erasmus*, naquit à Ro-